

- - LA JEUNESSE - -

(Suite de la 1ère page)

tres pays. Il y a beaucoup de vrai; mais je ne crois pas qu'il faille en rejeter tout le blâme sur elle. Le travail est une habitude d'esprit et qui se développe dans un milieu approprié. C'est déjà un dur effort que de plier son intelligente volonté aux exigences de l'étude; et cet effort n'est vraiment rendu possible, ou tout au moins fructueux, que lorsque l'ensemble d'une société le favorise et le soutient. Je n'entends pas par milieu intellectuel un groupement d'institutions. On peut placer dans le désert de splendides bibliothèques: les barbares les regarderont, étonnés d'abord; puis, leurs caravanes accoutumées passeront muettes et empressées. Les institutions créent le milieu; elles y aident du moins; elles y lâchent. Mais leur action a des bornes. L'instruction est l'oeuvre de toute une société: une oeuvre de collaboration. En vain dispersez-vous les savants, si leur action doit se heurter à l'indifférence des foules.

Mais vous vous préoccupez de l'avenir. L'étudiant a l'ambition d'exercer plus tard avec un certain éclat la profession qu'il a choisie. Il possède pour cela d'excellents moyens. S'il veut travailler et multiplier de sa propre initiative l'influence de ses maîtres, il peut devenir un homme sérieux, qu'il soit avocat, notaire, médecin ou ingénieur. C'est quelque chose. Une cause est intimement liée à la valeur de ceux qui la défendent. Il convient d'abord de former des compétences et de nous assurer par elles l'autorité. De ce côté, nous avons fait un progrès rapide et notable. Il y a trente ans, nous avions très peu d'institutions à qui confier notre jeunesse. Ceux qui visitent aujourd'hui nos écoles supérieures et qui n'ont pas oublié les années passées expriment, en même temps que leur satisfaction, le regret de n'avoir pas disposé naguère des mêmes facilités.

Cela ne suffit pas: il y a encore plus à faire. Il faut donner à la jeunesse une autre préparation, plus ample, moins évidente dans ses résultats tangibles; et c'est tout bonnement la préparation à la vie. Déjà les programmes de nos institutions se sont enrichis de sciences nouvelles dont l'objet est précisément de préparer des citoyens. Jusqu'ici, et pour des raisons que je conçois parfaitement, nos jeunes gens se confinent à leur spécialité. Ils ne sortent pas de leur sphère d'action quotidienne. Ils sont rivaux à une seule tâche. Ainsi, faute de certaines études, "une part d'activité leur échappe". C'est un mal dont nous souffrons beaucoup. Pour y remédier, il faut nécessairement que la jeunesse connaisse et accepte le devoir de l'heure, lequel est un devoir social; qu'elle se prépare à le remplir, aidée par les conseils et la sympathie de ceux qui ont reçu la très noble mission de la diriger, de l'armer, de la hausser en quelque sorte jusqu'à la hauteur du but où elle aspire spontanément. Ce devoir, les circonstances mêmes dans lesquelles nous vivons l'imposent à notre volonté. Nos aïeux ont remporté des succès qu'ils avaient patiemment préparés. Il n'en peut pas être autrement en ce qui nous concerne. La lutte pour notre survie domine notre histoire, mais elle revêt suivant les périodes des aspects nouveaux; elle suscite des périls jadis inconnus. Demain, elle se jouera sur le terrain économique: la richesse acquise nous vaudra de manifester dans le culte des lettres et des arts, de la science et du droit, les immortelles beautés que nous tenons de nos origines françaises. Alors nous justifierons pleinement notre suprême victoire.

La jeunesse doit donc travailler double. Qu'elle se fasse une personnalité; qu'elle élargisse ses horizons jusques aux confins des grandes idées; qu'elle nourrisse son intelligence et ne dédaigne pas de pratiquer la beauté; retirant de tout ceci de quoi défendre ses croyances, de quoi garder intact le sentiment d'honneur, plus cher que tout autre. Elle trouvera, dans l'étude des sciences pratiques, des questions actuelles, des raisons inébranlables de fortifier ses résolutions. Il est à souhaiter pourtant, répétons-le, que tout le fardeau de cette tâche ne retombe pas sur elle. La société,

qui compte sur la jeunesse, doit la comprendre, l'encourager et ne pas la heurter brutalement dans ses aspirations. Je persiste à croire que cela est possible, malgré le besoin de gagner, malgré le souci de la satisfaction immédiate et la soif aride d'une fortune rapide. Et puis, s'il le faut, la jeunesse poursuivra sa route. Elle est une terre abondante où germe encore, Dieu merci, la rude fleur du sacrifice. Il suffit, pour qu'une génération triomphe, que les aînés n'oublient pas ceux qui les suivent et que, parvenus au faite, ils consentent à se pencher sur eux.

Edouard MONTPETIT.

12 avril 1914.

x x x

M. ANTONIO PERRAULT

Avocat

Mon cher ami,

Je vous félicite de votre initiative, mais je trouve excessive votre curiosité. Pour moi, vous avez eu le coup d'oeil trop vaste. Que pensez-vous, demande l'"Étudiant", des jeunes et de leur avenir, des collèges classiques et de l'Université, de leurs professeurs et de leurs élèves? Dites donc, par surcroît, sous quel angle vous apparaissent les jeunes filles d'aujourd'hui, nos femmes de demain.

C'est, si je ne me trompe, de l'éducation des filles et des garçons qu'il s'agit et c'est sur l'enseignement secondaire et supérieur tout un traité à écrire. Je n'en ai ni le temps ni la compétence.

Je vous soupçonne d'avoir, sous cette enquête, tendu un piège, et votre ironie s'attend sans doute à ce que maintes gens, donnant leur opinion parlent de ce qu'ils ne connaissent pas...

C'en est assez pour ne point vous répondre. Je suis si anxieux pourtant de vous manifester la sympathie que je porte à mes amis les étudiants, en général, et à leur vaillant journal, particulièrement, que je me risque à vous écrire quelques mots. Ne cherchant pas à vous flatter, je limite votre questionnaire à l'un de ses points d'interrogation: "Quel est, chez les étudiants, le défaut prédominant?"

Il faudrait répondre qu'ils n'en ont pas, si, par ces mots, "défaut prédominant", vous entendez l'imperfection morale localisée sur un point, une habitude fâcheuse, un penchant vicieux dominant l'âme. Dans son ensemble, la gent étudiante paraît être de bonne tenue morale, et il y aurait lieu sans doute de noter à son sujet ce que Jules Lemaitre disait des hommes élevés par les prêtres, qu'ils en gardent souvent une âme plus douce et plus tendre, une pureté plus tenace, une aisance à comprendre et à aimer la foi même chez les autres, bref plus d'équité et plus d'intelligence.

Si ces termes, "défaut prédominant", n'ont pas ici un sens péjoratif, ils signifient du moins le manque évident d'une qualité nécessaire à la réussite de l'étudiant et qui ferait espérer pour lui de féconds lendemains.

A ce point de vue, ce dont les jeunes doivent tendre tout d'abord à se débarrasser c'est bien leur indifférence en face de la vie, leur insouciance à comprendre l'importance de leur vingtième année et de ses devoirs. Ce qu'il leur importe d'acquiescer c'est la claire vision des exigences que comporte leur passage à l'Université.

A combien ce séjour n'apparaît-il pas comme l'oasis après le désert du collège, comme le jardin ensoleillé où dans le vert des pousses nouvelles leur être s'abandonnera à la douceur des sensations inconnues?... Leur attitude, leur manière de sentir, d'envisager leurs devoirs quotidiens s'en ressentent. Comme ils se trompent et que tout autre est leur rôle!

Devenus élèves de l'Université, c'est par la noblesse de leurs jours, le sérieux, l'ardeur à la besogne, par leur goût, leur culture des choses de l'intelligence, qu'ils devraient montrer qu'ils ont fait leurs études classiques, leurs "humanités".

De chacun de ses élèves, le professeur de médecine, de polytechnique ou de droit, devrait pouvoir dire: sa façon de vivre, sa passion du labeur prouvent qu'il comprend que l'heure n'est plus au vague dans l'âme ni à la rêverie; que trois ou cinq ans au plus lui restent pour acquiescer les con-

naissances spéciales, l'entraînement "technique" nécessaires à l'exercice de sa profession; il se rend compte que la vie réelle le guette avec ses misères et ses difficultés, et que ses années de jeunesse étant précieuses entre toutes pour se préparer à surmonter tous obstacles et à faire oeuvre utile, il y aurait faute à gaspiller son coeur ou son esprit.

Ah! si l'étudiant voulait...

De vingt à trente ans, c'est l'âge d'or; c'est le temps où laissé à lui-même le jeune homme doit se recueillir, prendre en mains sa formation, se développer, se cultiver, par sa seule volonté, dans le sens où il a été orienté au foyer et au collège. Plus de surveillance étroite pour comprimer son initiative individuelle; pas encore les contraintes, les exigences de la carrière professionnelle. Libre, c'est lui seul à qui il incombe de travailler à son perfectionnement; de parfaire son éducation émotionnelle, en se gardant tout d'abord de profiter de ses premières heures de liberté dans la vie pour se charger le coeur d'affections déprimantes; d'accroître sa bonté efficace pour les petits, les pauvres, en se vouant à des oeuvres sociales mises à sa portée, une conférence de Saint-Vincent de Paul, par exemple; de solidifier sa probité intellectuelle et morale par tous moyens, (ne pas copier aux examens n'est pas le moindre); former son esprit de toutes manières, en l'habituant à la réflexion, à l'observation sur les choses et les hommes, en le meublant du plus grand nombre de connaissances possibles, à commencer, ça va sans dire, par celles qui lui seront plus tard nécessaires pour exercer sa profession, "son poste de service social", suivant le beau mot du juriste allemand Sherring. C'est l'agrandissement de tout son être intellectuel et moral qui se voit, quand le jeune homme s'astreint ainsi, de son plein gré, sans cloche, sans surveillance, sans "pensum", mais parce qu'il le veut bien, à suivre la voie droite, à réfléchir, à observer, à poursuivre des études et des lectures qu'il s'impose à lui-même et auxquelles il reste fidèle par la force de sa volonté.

C'est alors son éveil à la vraie vie. Vous vous souvenez de cette page où Maurice Barrès rappelant les sensations qu'il éprouvait sa dix-huitième année, écrit: "Voilà le temps d'où je date ma naissance".

Ce fut un privilège. A en croire ce qui se passe chez nous, 18 ans, c'est tôt pour naître. Combien qui pour avoir existé durant soixante ans, n'en meurent pas moins enfants! Et comme les plus fortunés tardent à délier leur esprit de ses bandelettes!

Pourtant, c'est de 20 à 30 ans qu'il faudrait naître, je veux dire commencer de sentir, de juger, de vivre vraiment, non de la vie facile, inutile, des sensations coupables ou simplement égoïstes, mais de la vie des âmes élevées, conscientes de leurs puissances, de leurs responsabilités aussi.

Barrès avoue qu'au cours de sa dix-huitième année (date de sa naissance), il découvrit, en même temps que les chefs-d'oeuvre littéraires, "le tabac, le café et tout ce qui convient à la jeunesse".

Les lignes que je viens de vous écrire, indiquent assez, je pense, que ce que je vous souhaite à tous ce ne sont pas ces sortes de trouvailles, (les chefs-d'oeuvre exceptés), mais bien les découvertes durables, qui font naître vraiment à la vie de l'esprit et du coeur.

Pourquoi cette naissance tarde-t-elle à se produire chez nos jeunes hommes? Quels remèdes en pourraient hâter l'écllosion?

Si dans dix ans, quand j'aurai plus vécu, l'"Étudiant" fait encore des enquêtes, j'essaierai de vous le dire.

En attendant, croyez bien que pour aider les jeunes à s'orienter dans ce sens, pour appliquer les réformes que les aînés indiqueront, nul sera plus dévoué que votre ami,

Antonio PERRAULT.

Montréal, 11 avril 1914.

x x x

M. J.-B. LAGACE

Montréal, 31 mars 1914.

Monsieur le Directeur,

Voici ma réponse au questionnaire qui m'est posé.

I.—a) On est toujours suffisamment pré-

paré quand on a du coeur, de l'intelligence et un idéal à atteindre.

b) Oui... si elle sait demeurer fidèle à sa "vérité propre".

II.—L'air d'aller... et panne au premier tournant.

III.—De l'espace, de l'atmosphère universitaire... et de la ficelle pour aller jusqu'au bout de son effort.

IV.—...! Je n'ai pas de filles!

J. B. LAGACE.

x x x
M. A. DREUX

I

a) Oui, je crois, surtout si c'est de la lutte pour le pain quotidien qu'il s'agit, et si elle n'est pas âpre trop. Pour ce qui est des autres luttes, est-ce que la jeunesse actuelle est ferrée en sciences économiques et politiques? en histoire universelle contemporaine? en géographie économique? connaît-elle un peu les sciences naturelles et leurs applications industrielles? toutes armes qu'un jeune homme devrait avoir pour affronter les luttes, je ne dirai pas de demain, mais d'aujourd'hui. Ces armes sont merveilleuses; le jeune Canadien sait-il s'en servir? l'a-t-on préparé au maniement de ces armes? Qu'en pensez-vous mon cher directeur?

b) Prestige: (déf. Larousse). Séduction, attrait qui semble avoir quelque chose de merveilleux.

Ceci me fait rêver.

Le prestige de la race canadienne-française?

Ah! l'histoire universelle contemporaine! Ah! la géographie économique du Canada contemporain!

Ah! les lettres et les sciences au Canada contemporain!

II

De l'enthousiasme qui pourrait aussi bien être de l'emballlement.

Paresse intellectuelle et même générale.

III

Surtout moins de rhétorique!!

L'enseignement secondaire, n'étant en somme qu'une préparation à des études plus sérieuses, il faudrait développer, chez l'écolier, l'esprit de critique et de curiosité, inculquer l'amour de l'érudition.

Permettez-moi d'ajouter que tout jeune homme devrait faire un stage à l'école des Hautes Etudes Commerciales avant de se consacrer au Génie Civil, au Droit, ou même à la Médecine.

IV

Remplacer les amateurs par des professeurs, posséder un endroit propice au recueillement. Relations plus intimes entre professeurs et étudiants.

V

Elles suivront.

Albert DREUX.

x x x

M. GASTON LAPIERRE, M.D.

Non. Pas la jeunesse actuelle, déjà dans la lutte. Il y a lieu d'espérer que celle qui est en voie de formation, apportera cette force nécessaire.

Que faut-il accuser? L'histoire du pays et les divers milieux.

L'état d'infériorité apparente, dans lequel s'est trouvée la nationalité canadienne-française, en face de l'arrogance anglo-saxonne, s'installant sur la terre d'Amérique de façon définitive, après la cession du pays, est la cause initiale de cette mentalité apeurée et tiède, produisant tant de faiblesses, depuis quelques générations.

L'hérédité a reproduit ces spécimens dans le même moule. Nous avons crié de joie folle, lorsque depuis des centaines d'années, quelques-uns des nôtres ont bousillé ce moule et ont servi de précurseurs à des armées de lutteurs, encore à venir... Avec le dernier écho de nos cris de joie, s'endormait, notre courage—quand nous ne mettions pas une persistance presque perfide, à décourager des initiatives isolées, à détruire des bonnes volontés toujours en éveil et à faire avorter des entreprises pleines de promesses.

Or, nous sommes restreints à la formation nécessaire pour assurer la vie quotidienne, au milieu de cette neurasthénie nationale. Aussi, les désastres moraux

(Suite à la 3ème page)